



Dans les cafés en 1900

A-t-on idée, aujourd'hui, de ce qui se jouait dans les cafés vers 1900 ? Là, entre discussions ordinaires, lecture du journal, conférences, débats publics et réunions de sociétés locales, c'est tout un monde perdu d'échanges et d'apprentissages qui se tenait et s'entretenait entre le comptoir et l'arrière-salle...

Il y a, dans l'histoire de l'éducation populaire, des lieux tombés en désuétude, ou à peu près, et dont on a fini par perdre de vue l'intensité des pratiques qu'ils ont pu abriter. Les cafés sont de ceux-là. Vers 1900, au temps de la République radicale, ils composaient le territoire privilégié d'une sociabilité populaire vivace. Curieuse formulation, dira-t-on : que le café constitue alors un haut lieu des existences ouvrières, on le sait sur le bout des doigts. Une enquête de 1886 précise même qu'on compte, en France, plus de 400 000 cafés, soit 1 pour 94 habitants, « femmes, enfants et vieillards compris ». Et il suffit, pour se convaincre de cette influence à échelle d'hommes, de lire les observations parisiennes qu'Henry Leyret, journaliste qui « s'était fait bistrotier », a consigné dans son livre *En plein faubourg* (1895). Alors quoi ? Il s'agit de jouer les naïfs ? Plutôt de renverser les regards, de pénétrer dans ces cafés d'antan pour les faire parler de ce qui pouvait bien y prendre vie. Pour ranimer un peu cette forme oubliée des expériences populaires, où la circulation d'une parole spontanée, les échanges d'opinion, les conférences, les réunions électorales et celles des sociétés locales, offraient à ceux qui

venaient là l'occasion de se forger une vision du monde et les outils pour y prendre place.

En retrouver le sens n'est pas chose facile. De ce faisceau de pratiques passées on a largement perdu la trace. Rien d'étonnant, d'ailleurs : tissées de prudence et de parole volatile, elles étaient bien faites pour se faire oublier, pour échapper à l'attention et à la conservation. Les insistantes condamnations de l'alcoolisme ouvrier, promptes à dramatiser ce qui se passait au café, ont fait le reste. Comme en tous lieux jugés menaçants, il y a bien les rapports des infiltrés de la Préfecture de police. Seulement, ils se montrent négligents à l'égard des usages ordinaires qui m'intéressent ici. Là n'est pas leur propos. Sans compter que cette surveillance, connue de tous, ouverte parfois, puisqu'il arrive qu'un inspecteur fasse connaître sa présence, infléchit le sens de ce qui se joue, conduit à policer les discussions et porte peu à peu les réunions qui s'y tenaient à se trouver des locaux plus secrets. On l'aura compris : les obstacles condamnent à l'hypothèse, au trois fois rien, à l'histoire inachevée. Qu'à cela ne tienne, il est possible ici d'esquisser des pistes, de poser des jalons...

< Formes et usages des cafés >

Il n'est pas inutile, d'abord, d'entrer dans ces cafés pour se figurer un peu la gamme des usages enchevêtrés qui s'y déployaient. Certains sont tout petits. Le Cabaret, situé avenue de Paris, à La Plaine-Saint-Denis est de ceux-là : passée la porte d'entrée, à gauche, se tient le comptoir. Il occupe la majeure partie de l'étroite « salle principale ». L'arrière-boutique tient lieu de chambre à coucher, flaquée d'une cuisine assez étroite elle aussi. À Tremblay, le café Aux Vrais Amis se résume à une baraque, une tonnelle et quelques tables dehors. D'autres sont plus spacieux. À l'Ami Félix, place Victor Hugo à Saint-Denis, le comptoir est dans un coin, la salle du café est vaste, elle dispose d'un billard. Une grande arrière-salle complète l'ensemble, munie d'une estrade où se rangent les musiciens les jours de bal. Malgré ces combinaisons variables, les pratiques, elles, demeurent assez semblables. Inutile d'y insister longuement. On y boit, bien sûr. Du vin et des boissons « hygiéniques », bière et cidres, comme on dit alors, pour les distinguer des spiritueux sur lesquels pèse l'opprobre sociale. On joue aussi. Au billard, lorsque l'équipement le permet, aux

cartes plus souvent. On chante et on écoute chanter, bien ou mal, fort en tout cas et des couplets égrillards souvent. Et puis on danse, le dimanche le plus souvent. Bref, c'est un lieu de délasserment des ouvriers au retour de leur travail. Mais pas seulement. Certains cafetiers des quartiers populaires louent un coin de leur local au savetier, au repasseur de couteaux, ou suivant la saison des « besognes », à l'écaillère, à la bouquetière ou au marchand de marrons. Ici ou là, aussi, les tatoueurs d'occasion proposent leurs services à une clientèle populaire alors largement éprise de ces signes d'encre. Mais ce n'est pas tout.



Aux Vrais amis à Tremblay, avenue du Bois-Saint-Denis
© AD Seine-Saint-Denis

< Réunions privées et sociétés locales >

Le café, en ces années, est lieu de réunions, de conférences et de débats. Les sociétés locales, auxquelles le cafetier est souvent lui-même affilié, y trouvent leur quartier général. Sociétés de musique, de boules, de jeunesse aussi. Ou bien des amicales de natifs et des sociétés coopératives ouvrières. Les réunions se tiennent le samedi soir, le plus souvent. Dans la salle, ou dans l'arrière-salle lorsqu'elle

existe. Les participants, peu nombreux, trouvent là un cadre familial et paisible. Rue du fort, à Stains, le Café de l'Avenir, étroit petit bâtiment planté dans les champs, accueille les réunions hebdomadaires de l'Amicale des originaires de la Creuse. Ils y tiennent leurs fêtes... À Bondy, le Café de la Mairie, au 16 rue de Saint-Denis, est, au milieu des années 1900, le point de ralliement régulier de l'Égalité sociale de Bondy, une société coopérative ouvrière de consommation. De la même façon, le Café du Centre, non loin de là, tient le même rôle pour Le Cercle des coopérateurs du Pré-Saint-Gervais. Les cafés facilitent ainsi l'enracinement local. Ils consolident le sentiment d'appartenance, que malmènent alors la *nationalisation* de la société française, autrement dit l'homogénéisation nationale des existences.

Il arrive aussi que le cafetier loue les lieux. C'est le cas plus spécialement pour les réunions de sections syndicales ou politiques. Les annonces de *L'Humanité*, que Nathalie Graveleau a jadis exploitées à merveille, permettent de s'en faire une idée assez précise. En réalité, ici comme à Paris, les syndicats se montrent peu friands de ce genre de local. Ils disposent, il est vrai, de lieux plus institutionnels, comme les Bourses de Travail. À l'occasion de « crises » sociales, toutefois, pour préparer une lutte ou en assurer le suivi, le café s'offre en quartier général de la « grève », en des années où celle-ci se hisse pour de bon dans le répertoire d'action des travailleurs. Dans ces circonstances particulières, il a pour lui la disponibilité des lieux, la proximité des espaces de travail, la ferveur des échanges collectifs qui y fermentent, mais aussi un cadre informel et familial propre à lever la prévention des ouvriers qui rechignent au *décorum* syndical. En mars 1912, par exemple, au moment des grandes grèves boulangères, le Café de la Gare à Pantin, situé route d'Aubervilliers, tient un rôle d'importance. C'est là que, « syndiqués ou non », les ouvriers boulangers des localités alentours, ceux d'Aubervilliers, du Pré-Saint-Gervais, de Bobigny, des Lilas, de Romainville et de Noisy-le-Sec, se retrouvent pour tenir leurs réunions, faire connaître la teneur des meetings, préparer l'action directe et « marcher à la bataille ».

Les lieux sont davantage fréquentés, du moins jusque vers 1910, par les groupes socialistes. La petite section de Drancy élit régulièrement domicile au Café du Centre, place de la Mairie. Celle d'Épinay au Café de l'Espérance, rue de Deuil. Et celles de Livry, des Lilas ou de

Noisy-le-Sec adoptent, à l'occasion, les mêmes usages locaux. Le plus souvent, ces petits groupes louent la salle pour se prémunir de la présence de contradicteurs. Mais ils y trouvent surtout la tranquillité et l'isolement propices à l'exercice de l'entre-soi. Il ne s'agit pas que de militer, de lire ou de débattre. Là, ils organisent aussi leurs fêtes « familiales », au son de chansons populaires ou politiques : *L'Internationale*, bien sûr, mais aussi *Joseph* ou *Les Petites baraques*. C'est aussi l'usage qu'en font les rares sections locales de la Ligue des Droits de l'homme. Mais ces réunions « privées », dont l'entrée est assujettie à la possession de la carte de militant, ne constituent au fond qu'une délocalisation conviviale de pratiques institutionnelles.



Café de l'Avenir à Stains, rue du Fort
© AD Seine-Saint-Denis

< Conférences et débats publics >

Bien plus intéressante, plus vivace aussi, est la pratique des réunions publiques. Le café, on le sait, est un haut lieu des réunions électorales, dont le cafetier se fait volontiers l'animateur avisé. Mais il accueille aussi, plus régulières, des conférences et des « débats contradictoires »

annoncés par voie d'affiches publiées dans la presse ou placardées dans les rues. Juchés sur l'estrade d'ordinaire dévolue à l'orchestre, un orateur (parfois deux ou trois) prononce son discours et met à contribution les élans de la salle. Cet usage-là a, dans les années 1900, la prédilection des groupes anarchistes et libres-penseurs. À l'Ami Paul, café de la Plaine-Saint-Denis, situé au 103 avenue de Paris, des conférences publiques sont régulièrement mises sur pieds, le mercredi soir, par l'Égalité sociale, petit groupe local de libertaires libres-penseurs. Elles se destinent, précise l'une des affiches qui en annoncent la tenue, à « pousser les travailleurs à la réflexion et à la révolte ». Même chose, non loin de là, à Clichy-sous-Bois dans l'antre du Café des Sept Îles. Les thèmes discutés en disent long : « L'avenir est-il au socialisme ou à l'anarchie ? » Ou encore : « Quelle est la conception économique la plus en rapport avec les aspirations modernes du prolétariat ? » À Saint-Ouen, un autre groupe anarchiste, invite André Lorulot, figure libertaire réputée, proche de Sébastien Faure, à « tenir débat » au Café du Cercle, place de la Mairie à Saint-Ouen : « Ouvriers, socialistes, anarchistes, Bourgeois même, tous sont conviés à cette intéressante réunion ».

Lieu public en partie privatisé, ouvert à chacun et résolument offert à la virulence des opinions adverses, le café donne à tous ces groupes locaux, dont l'histoire reste en grande partie à faire, l'assurance de trouver un petit nombre d'auditeurs, l'opportunité de faire valoir des positions que la surveillance policière a écarté de la pleine lumière des espaces publics, et surtout de provoquer les réactions passionnées de la salle. « Amis ou ennemis, annonce une autre affichette, vous aurez à cœur de venir défendre vos doctrines à la lumière d'un grand débat contradictoire ». On aurait tort de voir dans ces réunions publiques la marque d'une pure et simple politisation des esprits. C'est surestimer l'ancrage des idéologies. L'essentiel ici relève bien moins de la circulation des idées politiques que du *plaisir de la participation*. Les rires, les applaudissements, les opinions émises, les emportements et les bravades mettent en ordre une expérience proprement populaire où trônent avant tout le défi et la défiance. Ces « événements » réguliers du café viennent au fond consolider ce qui s'y joue d'ordinaire...

< Un monde à soi >

C'est cet immense continent des usages « spontanés », indociles à la surveillance, rétifs à la mise en écriture, qu'il faut évoquer pour finir. Avant tout, le café s'offre à la pratique et à la circulation d'une parole libérée des convenances qui l'enserrent dans l'espace public tout proche. Hors de l'usine, hors du foyer, hors aussi de l'autorité syndicale, dont certains critiquent alors l'emprise, s'aménage ici un monde de connivence et de partage des expériences. La remémoration de la journée, le récit de la vie de l'atelier, l'entretien des rumeurs et des réputations : voilà qui tisse le canevas de discussions où chacun se fait expert. Elles s'alimentent aussi du plaisir de discuter de *ce dont on parle*. Les cafés, en effet, sont alors les hauts lieux de distribution des imprimés partisans. Et plus encore de la grande presse. Qu'on lit ensemble, à haute voix souvent. Et qu'on commente. Qu'on brocarde pour ses outrances ou ses naïvetés... En des années où l'école de la République apprend à ses élèves à se méfier du « journalisme », à ne pas croire aveuglément, à se ménager un « quant à soi », les cafés populaires est constituée sans doute le territoire d'exercice privilégié. On sait aussi, les archives judiciaires en conservent la trace, que les paroles échangées s'enveniment parfois de colères, d'invectives ou d'empoignades.

Mais l'essentiel est ailleurs : dans ces parloirs contrastés, à la faveur des discussions, dont, au fond, on ne saura jamais vraiment la teneur, à la faveur aussi des réunions publiques évoquées plus haut, s'élabore, s'échange, s'apprend la maîtrise d'outils bien particuliers : la méfiance, l'aptitude à « se situer », mais aussi, plus simplement, un art de prendre la parole, d'écouter, de convaincre, de mettre en ordre une opinion, d'émettre un point de vue, d'échanger des savoirs. Les cafés d'alors apprennent à se façonner un *monde à soi* dans l'épreuve immédiate des autres... Et voilà qui n'est pas une mince affaire en ces décennies où la multiplication des liens à distance et l'unification des repères de vie à l'échelle du pays commencent à disqualifier les relations de face-à-face.

Soyons honnête, toutefois : de ce qui pouvait prendre vie dans ces cafés d'antan, ce n'est là qu'un balbutiement d'histoire. Les pistes ouvertes ici sont très loin d'en égratigner les richesses. Reste qu'elles font mieux voir, peut-être, l'étendue d'un trou de mémoire...

Note.– La reproduction qui ouvre cet article est celle du Café des Sept Îles à Clichy-sous-Bois.

< Pour aller plus loin >

Références :

- **Archives de la Préfecture de Police** : divers dossiers de surveillance regroupés sous la côté BA, notamment 971, 1410 et 1473.
- **Annuaire statistique de Paris et de la Seine**

Sur l'histoire du café comme lieu de sociabilité politique, ce que j'ai écrit ici dois beaucoup au beau travail de :

- **Nathalie Graveleau**, *Les Cafés comme lieux de sociabilité politique à Paris et en banlieue, 1905-1913*, Mémoire de maîtrise, université Paris 1, 1989.

Sur les débits de boisson, plus largement, les meilleures études restent celles de :

- **Jacqueline Lalouette**, « Le discours bourgeois sur les débits de boisson aux alentours de 1900 », *L'Haleine des faubourgs. Recherches*, décembre 1977, p. 315-347.
- **Jacqueline Lalouette**, « Les débits de boisson », dans **A. Daumard** (dir.), *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales au XIX^e siècle*, Abbeville, 1983, p. 159-167.

Et pour Paris, une belle enquête de 1894, conduite par un journaliste qui « s'était fait bistrotier » :

- **Henry Leyret**, *En plein Faubourg (Mœurs ouvrières)*, Paris, Charpentier, 1895, récemment réédité avec une belle présentation d'Alain Faure sous le titre *En plein faubourg. Notations d'un mastroquet sur les mœurs ouvrières (1895)*, Paris, Les Nuits rouges, 2000.